

Identité, jouissance, savoir

« C'est en l'homme [...] que l'Infini et la nature se sont unis, comme une question, comme une réponse, ou peut-être, comme une hypothèse. [...] Qu'est-ce que la compréhension intellectuelle sinon l'exercice du questionnement et de l'interprétation ? »

Rabbi Isaac Goldman

Nicolas Oblin

Il sera ici question, pour l'essentiel, de la notion d'identité, avec cette volonté de montrer que les réponses identitaires, constructions idéologiques, sont la négation même de la question fondamentale que pose l'identité, de la dynamique qui unit le désir d'être et l'être désirant. Nous en viendrons à poser *in fine* l'hypothèse de travail selon laquelle la jouissance orgastique est une expérience ponctuelle de détachement des identités fausses, partielles et partiales fondées sur la séparation et la coupure. En ce sens, elle constitue un « référentiel » pour l'Étude – dans le sens où l'Étude est la recherche perpétuelle d'enrichissement du désir d'être, de compréhension, d'émancipation, de libération – qui doit tendre vers ce dépassement dialectique de toute appréhension figée des phénomènes, pour qu'Étudier soit synonyme de toucher la totalité en toute chose et toute chose dans la totalité.

Crispations et cristallisations identitaires

Il n'est pas anodin de faire le constat, aujourd'hui, dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'actualité », de la place prépondérante qu'y occupe la problématique des « identifications » ou/et des « identités ». Celle-ci s'inscrit dans le contexte de la « planétarisation », ce processus enclenché dès le

XV^e siècle (1) et que l'on appelle également « mondialisation » (2). Comme a raison de le faire remarquer Edgar Morin, cette planétarisation « est certes unificatrice, mais il faut immédiatement ajouter qu'elle est *aussi conflictuelle dans son essence. L'unification mondialisante est de plus en plus accompagnée par son propre négatif qu'elle suscite par contre-effet : la balkanisation* » (3). Dans ce contexte de crise généralisée des finalités de la modernité (4), dans cette véritable crise civilisationnelle que traverse l'Occident et qui a d'ores et déjà emporté toute différence civilisationnelle et culturelle fondamentale du fait de l'obsolescence destructrice (5) et auto-destructrice (6), alors que pèsent les menaces de mort écologique (7), d'épizooties (8), de pandémies (9), de catastrophes nucléaires (civiles et militaires) (10), les antagonismes entre nations sont loin d'être les seuls qui soient. La balkanisation sévit également à d'autres niveaux et en tous points du globe : là où les solitudes et les angoisses s'accroissent, tant dans les réseaux de la misère que dans les réseaux prospères, tant chez les perdants que chez les vainqueurs (qui finissent par avoir peur de leur ombre, de leur face cachée), les antagonismes

(1) Voir sur ce sujet Fernand Braudel, *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Les Éditions Artaud, 1985.

(2) Pour un aperçu global du concept, voir Patrick Vassort, « Mondialisation », in Yves Dupont, Guillaume Grandazzi, Catherine Herbert, Didier Le Gall, Frédéric Lemarchand et Patrick Vassort (sous la direction de), *Dictionnaire des risques*, Paris, Armand Colin, 2007.

(3) Edgar Morin, *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 73.

(4) Notamment la croyance aveugle dans le progrès technique et scientifique, la vision linéaire de l'histoire, la croyance dans le principe du marché et de la reproduction du capital comme principe économique assurant une juste répartition de la richesse...

(5) Il faut sans cesse rappeler, pour ne pas l'oublier, que la puissance de l'Occident s'est affirmée au prix de guerres, de répressions violentes, de colonisations, etc.

(6) À l'image des deux Guerres mondiales.

(7) Chaque semaine, nos quotidiens nous font part de nouvelles catastrophes écologiques avérées ou imminentes comme la disparition des poissons d'eau profonde puis, à très court terme, des poissons en général, disparition des éléphants d'Afrique, disparition des grands singes, mort écologique du Lac Victoria entre autres mers et autres fleuves, accroissement accéléré des zones désertiques, assèchement de la mer d'Aral, déboisement dramatique de zones forestières... La mort écologique généralisée n'est même plus un sujet « tabou » étant donné les informations relatives au réchauffement climatique (à la fonte des glaciers), à la pollution, à la raréfaction des ressources naturelles, etc.

(8) La « mondialisation des pathogènes » est à l'origine, ces dernières années, de plusieurs crises sanitaires qui ont mis en évidence l'ampleur mondiale d'un nombre croissant de maladies animales émergentes et réémergentes. La crise de la fièvre aphteuse, de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) de la grippe aviaire (H5N1) en sont des exemples notoires.

(9) Par exemple le SIDA qui touche aujourd'hui près de 40 millions de personnes de par le monde dont une grande majorité d'habitants d'Afrique Sub-saharienne.

(10) Malgré l'existence du Traité de non-prolifération nucléaire (TNP, signé le 1^{er} juillet 1968), visant à réduire les risques de l'utilisation d'armes nucléaires en cas de guerre, la menace que soient développées et utilisées de telles armes demeure, comme en témoigne l'actualité internationale autour de l'Iran, de la Corée du Nord (pays signataire ayant violé le traité), mais également de l'Inde, du Pakistan et d'Israël (pays non signataires). Quant à la menace que fait peser le développement de parcs nucléaires civils, elle demeure intacte : il suffit d'un seul accident, comme celui de Tchernobyl, pour détruire des vies sur plusieurs générations.

s'accroissent aussi et viennent s'articuler et se cristalliser sur ces « réducteurs d'angoisses » que constituent les identités (à la fois individuelles et collectives) politiques, nationales, ethniques, religieuses, sexuelles, professionnelles.



© Michal Mackù, *Sans titre* (N° 8), 1989, t.d.r.

En Europe, les groupements affiliés d'extrême droite, néo-fascistes, néo-nazis, xénophobes, populistes, semblent en forte recrudescence et sont des acteurs influents de la vie politique, ils participent aux gouvernements de plusieurs États. Pour de nombreux pays d'Europe de l'Est, l'entrée dans l'Europe du Marché commun signifie aussi la percée électorale de partis politiques dont la xénophobie est la ligne dominante de leurs programmes : c'est le cas en Bulgarie (Ataka, parti d'extrême droite ultra-nationaliste), en Pologne (Le PiS, le parti conservateur Droit et Justice des frères Kaczinsky, Samoobrona, le Parti populiste antilibéral, et le LPR, la Ligue des familles polonaises), en Slovaquie (SNS, le Parti national slovaque), en Hongrie (le MIEP, le Parti de la vie et de la justice hongroise, le HVIM, le Mouvement de jeunesse des 64 comtés de la Hongrie historique), etc. Mais les partis apparentés d'extrême droite sont également en forte recrudescence.

cence en Europe de l'Ouest où, comme à l'Est, une bonne partie de l'électorat « victime » des politiques économiques libérales, fortement dépolitisée, ne se faisant plus d'illusion face aux effets d'annonce des candidats des partis participant aux gouvernements successifs, se rallie aux discours les plus populistes qui ne font qu'opposer aux politiques libérales menées tant par les traditionnels partis de droite que de gauche (social-démocratie), un nationalisme xénophobe (avec apologie d'un peuple « perdu » fantasmatique), la haine de l'étranger, et un certain « retour aux valeurs ». C'est bien sûr le cas en France avec le Front National et le Mouvement pour la France, dont les idées ont été gravement banalisées ces dernières années, mais également en Belgique (le Vlaams Belang en Flandres, Front national en Wallonie), aux Pays Bas (le Parti pour la liberté, « Moins d'impôts, moins d'Islam, plus de respect »), en Allemagne (le DVU, l'Union populaire allemande et le NPD, le Parti national démocrate ; les néo-nazis du NPD ont organisé récemment leur premier Congrès national depuis la Deuxième Guerre mondiale), en Autriche (le FPÖ, le parti libéral et le BZÖ, le Parti pour l'avenir de l'Autriche, les deux rivalisant sur le thème de la xénophobie), etc. Tous les partis cités ont fait parler d'eux ces derniers mois, soit qu'ils aient réalisé une percée électorale remarquable, soit qu'ils aient obtenu des sièges au Parlement (régionaux ou nationaux), soit qu'ils participent ou aient participé d'une coalition au pouvoir. Une mention spéciale pour la Russie de Vladimir Poutine qui semble fermer les yeux, et pour cause, puisque selon de nombreux commentateurs le gouvernement n'y serait pas étranger, sur les pogroms menés dans plusieurs villes contre les « tadjiks » (les étrangers) par des groupements d'extrême droite ouvertement néo-nazis (le mouvement SS, pour Union slave, le DPNI, le Mouvement contre l'immigration illégale, dont les dirigeants ne cachent pas leur admiration pour Jean-Marie Le Pen). En Turquie, des intellectuels se sont indignés, courant 2006, des dérapages de la population vers le racisme et le nationalisme, soutenus par les officines de l'État, et ce dès qu'il est question des problèmes kurde et arménien. Le Prix Nobel de littérature, Orhan Pamuk y est actuellement menacé de mort.

En France, les « émeutes de banlieues » de novembre 2005 ont laissé émerger des revendications d'appartenance (en aparté, car la révolte fut vierge de revendications) qui ont étonnamment supplanté les problèmes de l'injustice sociale (11), réduisant même souvent le problème de l'injustice à celui de l'appartenance communautaire. En Amérique latine, une gauche anti-libérale regroupée autour du vénézuélien Hugo Chavez, parfois antisémite, ouvertement antisioniste, n'hésitant pas à s'allier, au nom de sa lutte

(11) Lesquelles sont apparues dans un contexte général de mise en concurrence des différentes communautés religieuses, ethniques, sexuelles, nationales, souvent alimentée par la logique de la discrimination positive.

contre l'« impérialisme américain », le « diable », avec l'Iran fondamentaliste de Mahmoud Ahmadinejad, incarne un « socialisme du XXI^e siècle » qui semble enclin à s'allier aux « fous d'Allah », au nom d'une lutte de la *multitude* contre l'*Empire* (12) qui fait froid dans le dos lorsque Chavez, l'icône des altermondialistes, déclare faire du Président Iranien, lequel entend rayer Israël de la carte, son allié « à tout moment et dans n'importe quelles circonstances » (13). Quant à l'Afrique, elle est un continent aujourd'hui ravagé par la misère qui alimente des guerres claniques et ethniques comme au Rwanda, au Tchad, en Côte d'Ivoire ou en Somalie (14) pour n'en citer que quelques unes. Enfin, chaque jour, en Irak, des dizaines de personnes sont supprimées sous prétexte de leur appartenance communautaire. Tout lecteur assidu de l'actualité internationale sait combien la liste pourrait se poursuivre longuement. Et, en définitive, ceux qui avaient cru bon d'annoncer que la fin de la modernité sonnerait la fin des conflits à bases idéologiques, que l'individualisme serait l'expression de la liberté, ceux-là se sont trompés. Parce que la modernité techno-économique, capitaliste, n'a pas produit les conditions nécessaires à la sublimation des angoisses qu'elle générait, les antagonismes se sont accrus aussi rapidement que l'incompréhension et l'incapacité à répondre aux problématiques humaines posées. Les prisons identitaires, ces asiles de fous, sont devenues les seuls refuges, des lieux où mûrissent le ressentiment, la culture de la haine et la vengeance.

À un autre niveau de réalité, les identités sexuelles et professionnelles, que nous n'avons pas évoquées dans nos exemples, également éclatées par la modernité capitaliste, mises en miettes, tout comme les identités politiques d'ailleurs, se reconstituent selon des logiques ultra-compétitives et ultra-violentes, parfois suicidaires, produisant des masses informes, largement dépolitisées. Les logiques de pouvoir, facilement identifiables dans les relations quotidiennes, sont des logiques de reconnaissance qui dissimulent mal des quêtes identitaires complexes, souvent mal ou non assumées d'ailleurs et qui peuvent trouver satisfaction dans des mouvements politiques ou « culturels » sachant bien exploiter « la fibre identitaire ».

L'individualisme contemporain dont on nous a décliné les conjugaisons à tous les temps, nous rend quotidiennement son verdict : il s'agit,

(12) Selon les conceptions très en vogue de Michael Hardt et Antonio Negri, développées dans leurs deux ouvrages, *Empire*, Paris, Exils, 2000 et *Multitude*, Paris, La Découverte, 2004.

(13) *Libération*, 31 juillet 2006, p. 8.

(14) La Somalie est le terrain d'une lutte clanique en cours depuis une dizaine d'années où les tribunaux islamistes, au nom de la loi coranique, la *charia*, terrorisent les civils. Ce scénario de guerre civile inter-clanique, sur fond d'identifications ethno-religieuses, où s'affrontent des milices armées pour le contrôle économique et politique des territoires, ressemble fortement à un système d'organisation politique totalement mafieux. Sur ce sujet, voir Jean Ziegler, *Les Seigneurs du crime. Les nouvelles mafias contre la démocratie*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

en réalité, de rendre aveugle à la négativité de toutes les fausses identités, de tous les habits de la misère et de tous les déguisements de l'injustice sociale. Cet individualisme vulgaire, bêtifiant et aveuglant est le signe d'une « dédifférenciation par appauvrissement » (15) de la complexité, de l'hétérogénéité, du caractère inépuisable de l'identité de chaque être humain. L'individualisme, de même que les autres idéologies d'ailleurs, y compris l'idéologie multiculturaliste, contrairement à ce que croient les défenseurs de l'individualisme méthodologique, signifie, de ce fait, la négation de toute véritable identité – qui est négativité, dynamique –, par son aliénation, sa réduction à des concepts, à des objets qui viennent limiter, dans l'espace et dans le temps, une « différenciation par enrichissement » (16) *naturellement et historiquement* ouverte sur l'infini.

Dans le contexte politique et social actuel, où l'on sent bien la prégnance de la problématique identitaire dans les rouages idéologiques, ne serait-ce, en Europe et en France en particulier, qu'à travers la question de l'immigration, nous oublions trop souvent, et journalistes et hommes politiques systématiquement, parce que relier les connaissances est d'une incontournable nécessité (17), ce à quoi il devrait être évident de relier ce problème de l'identité : il en va de l'identité comme de la reconnaissance, de la différenciation et de l'estime de soi, individuelle ou collective, de la représentation que l'on se fait de soi ou de son collectif de référence, du sens que l'on donne à son existence, du rapport à soi-même et à autrui (ou à eux et aux autres) (18). Et, de ce fait, le concept d'identité rassemble toutes les questions fondamentales de l'être conscient : quoi et qui ? Que et qui suis-je ? Pourquoi ? Comment ? Pourquoi quelque chose plutôt que rien (19) ? Qu'en est-il de l'existence ? Autrement dit, derrière la plus anodine des questions politiques se cache une question fondamentale, d'ordre ontologique (20), et c'est même la raison essentielle, du moins est-ce possible d'en faire l'hypothèse, des perversions ou dérivations identitaires de la question politique et sociale.

(15) Voir sur ce sujet Georges Devereux, « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement », in *Revue française de psychanalyse*, volume I, 1967, pp. 101-142.

(16) *Ibidem*.

(17) Voir sur ce sujet l'œuvre d'Edgar Morin consacrée à la question de la complexité.

(18) Pour un aperçu global des perspectives sociologiques sur le concept d'identité, voir Gilles Féréol (sous la direction de), « Identité », in *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 1995, pp. 109-112.

(19) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, Paris, Les Éditions du Relié, 2002, p. 76.

(20) À travers l'expérience de l'enfant notamment, nous savons bien que n'importe quelles séries de questions commençant par « pourquoi » aboutit inévitablement à une question existentielle. Nous savons également combien nous sommes facilement portés à mettre un terme rapide à ces séries rapidement pénibles pour les adultes.

Or, à ces lignes d'horizons, ces lignes sans fin qui *séparent* en les *unifiant* le monde *fini* de l'espace *infini*, nous avons appris, au cours de notre histoire singulière (21) qui s'inscrit dans notre histoire « universelle » (22) et réciproquement, à mettre des limites, à construire des murs que nous prenons pour la Réalité. L'infini, nous avons appris à le regarder à l'intérieur de cadres physiques – à l'image de ces murs que l'on construit aux quatre coins du monde, en symbole de l'impossibilité, aujourd'hui, de co-exister, tout simplement (23) –, de cadres mentaux (le genre, la famille, la patrie, la religion), de cadres conceptuels (la Nation, la Démocratie, la République) qui nous apparaissent tous comme « rassurants ». Bien évidemment, il ne s'agit pas ici de s'en aller confondre tous ces concepts qui renvoient à des réalités bien différenciées, il ne s'agit pas de les annuler : quoi de commun, par exemple, entre République et « murs », ou entre République et patrie, ou genre ? La question est cependant intéressante dès lors que l'on considère ces *rapports* dans la perspective d'une pensée la moins mutilante possible et qui n'hésite pas à aller au fondement – le fondement étant la « condition de possibilité » – du « problème », jusqu'à poser la question, par exemple, du sens de la nationalité et, évidemment du hasard d'être né, en un lieu et en une époque donnée. Pourquoi, « moi », suis-je né à tel endroit en telle année ? Avec l'intuition fondamentale que je pourrais être (né) n'importe où et n'importe quand... Que je pourrais donc être à la place de n'importe quel autre que « moi », d'où la nécessité, pour comprendre et analyser le monde, d'une mise en perspective radicale du « moi » et des « nous » auxquels se rattache et fait référence ce moi. Il s'agit simplement de souligner, en définitive, qu'il en va de la plus haute importance de ne jamais couper le concept du Tout qu'il vient « différencier » car c'est tout le sens du symbole qui en est alors mutilé (24). Or, nous savons combien l'usage des concepts réifiés, dans notre société du spectacle (25), participe de la spectacularisation de

(21) Voir par exemple sur ce sujet, Sandor Ferenczi, *L'Enfant dans l'adulte*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2006.

(22) Voir par exemple sur ce sujet, Sandor Ferenczi, *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002 ; voir également Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1998.

(23) Le béton tend ainsi à remplacer toute notion de contrat social. En Irak, là où Chiïtes et Sunnites co-existaient, tout simplement, la terreur des différents clans en lutte pour le pouvoir fait que l'on construit des murs entre communautés. L'on construit des murs aux frontières entre États-Unis et Mexique, entre Europe et Afrique (à Melilla). En Europe centrale, il n'est pas rare de ghettoïser la communauté des Roms en construisant des murs autour des quartiers où ils sont regroupés. Mais les murs sont aussi ceux que l'on érige au sein même des villes, entre centre et périphérie, par exemple. La mondialisation marchande produit ainsi, dialectiquement, une obsolescence de murs pour se protéger des invasions barbares de multiples natures, symboles d'une capacité de compréhension qui n'est pas à la hauteur du défi que pose la planétarisation... Au sujet des murs, voir l'article de Thierry Paquot, « Les Murs de la peur », in *Le Monde diplomatique*, n° 631, octobre 2006, p. 32.

(24) Voir sur ce sujet Patrick Tort, *Marx et le problème de l'idéologie*, Paris, L'Harmattan, 2006.

(25) Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996.

l'idéologie et de l'idéologisation du spectacle, autrement dit de l'emprise idéologique et de la propagande politique. Lorsque tous les responsables politiques terminent leurs phrases par République, c'est que la République n'a plus beaucoup de sens (26).

Ces limites, ces frontières sont autant d'objets qui permettent de réduire l'angoisse et la crainte face au vide, face au vertige de la vacuité. Mais, en se retranchant derrière ces objets, c'est le point de jaillissement de l'esprit, du désir d'être, l'Un, le Tout, l'Infini, le sans forme, le sans fin ni commencement, la cause des causes, l'inconnaissable précédent tout le pensable, le « corps absolu » (27), le frémissement de l'infini (28), ce mouvement qui fait se mouvoir l'infini en lui-même – d'où émerge temps et espace – que nous avons appris à ignorer, en nous contentant des fétiches et des idoles dont nous sommes bombardés et que nous pourrions également nommer « illusions », « déguisements » ou encore « décors », « marchandises », « spectacles ».

Une éthique de la réponse et de la croyance : appauvrissement identitaire

Toutes ces réponses – qui vont servir de base aux identifications (fausses car partielles) successives – viennent soulager la frustration et l'angoisse qui naissent perpétuellement du désir fondamental, de la nature même de l'esprit qui est d'être sans forme, vacuité, absolu. Ces formes-là naissent du mouvement de l'Infini, le désir d'être, la pulsion de vie, trouvant à se réaliser dans l'être (qui désire) (29) au sens dynamique d'« être » par opposition à l'entité « un être ». Car l'être, en tant qu'entité, n'est qu'une illusion, celle d'un *en-soi* séparé du « corps absolu », où le désir d'Infini – pulsion de mort, où la mort est « rien », non pas un néant mais « rien de particulier » – est refoulé et ne trouve à s'exprimer que dans l'ignorance et l'incompréhension, voire dans la destruction. La passion de détruire (30), en ce sens, relève de cette volonté qu'ont les gens, lorsqu'ils ne trouvent pas à les fuir, de se débarrasser des objets, du phénoménal, de la réalité historique, politique, sociale, pour ne conserver que l'absolu, et telle est la matrice psycho-philosophique du totalitarisme qui a d'ailleurs survécu aux idéologies totalitaires bien identifiées. « Ils ne savent pas, explique Houang-po, que

(26) Voir par exemple sur ce sujet, à propos de la « crise des banlieues », l'article de Christophe Hamelin, Luc-Michel Mazinc et Renaud Tarlet, « Idéologie républicaine et réification », in *Illusio*, n° 3 (« Idéologies contemporaines »), Caen, Revue Illusio, automne 2006, pp. 123-139.

(27) Houang-po (Maître Tch'an du IX^e), *Entretiens* (présentation et traduction du chinois par Patrick Carré), Paris, Les Deux Océans, 1985, p. 29.

(28) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, *op. cit.*, p. 76.

(29) *Ibidem*, p. 105. « Nous sommes à la fois le désir d'être et l'être qui désire ».

(30) Erich Fromm, *La Passion de détruire*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1975.

c'est leur esprit qui bloque les objets, leur absolu qui rend opaque le phénoménal » (31). D'où le fantasme de la pureté, de l'épuration, que l'on rencontre aussi bien chez les nazis, avec la notion dominante de pureté de la race, que chez les staliniens avec celle de pureté de la classe (32), mais également dans ces *doxa* qui alimentent les fondamentalismes religieux et politiques contemporains. Il faut dire que la revendication de pureté rapportée à la politique et à l'organisation sociale est l'expression la plus « pure » de la « dédifférenciation par appauvrissement », l'expression par excellence du « renoncement à l'identité », et par conséquent l'expression du renoncement à la compréhension et au questionnement inépuisable auquel invite une véritable identité (identité à soi-même insaisissable car perpétuellement en devenir, « en devenir d'autre », d'où l'idée d'être « soi-même comme un autre ») : rendre pure, donner l'illusion de la pureté, cela consiste en une réduction pour donner l'illusion d'une parfaite compréhension, d'où découle la possibilité de suspendre toute question et d'annuler le moindre doute. Il s'agit de réduire pour contrôler, de réduire pour appliquer selon le procédé bien analysé par Albert Memmi dans son travail sur le racisme (33). L'illusion de la pureté permet un contrôle bien réel, des individus par eux-mêmes et par le pouvoir.

Dans les situations évoquées, dans le nazisme et dans le stalinisme, l'idéologie fonctionne sur la base d'une réduction du réel pour le faire correspondre à un idéal pur (pureté de la race et pureté de la classe), abstrait, c'est-à-dire sur la base d'une représentation duelle (bien-mal, bon-mauvais, constructeur-destructeur) qui fonctionne à la négation du dynamisme dialectique et de l'interdépendance de l'infini et du fini, de l'absolu et du phénoménal (34), etc. C'est pourquoi toute manifestation du désir d'être, toute forme d'altérité, constituent une menace pour l'intégrité de cet idéal, celle de briser les illusions élaborées afin de faire rempart et de contenir la grande peur fondamentale et fondamentalement incomprise de la vie, d'exister. Le révolutionnaire est précisément celui qui n'a pas peur de ce désir, « celui qui n'a pas laissé piéger son désir par la demande de l'autre » (35), dit Lucien Israël, celui à qui un avenir incertain ne fait pas peur, celui, poursuit l'auteur, qui est « assez fou pour être normal » (36).

(31) Houang-po, *Entretiens*, op. cit., p. 36.

(32) Au sujet du concept de pureté, voir Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 239.

(33) Voir notamment Albert Memmi, *Le Racisme. Description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982.

(34) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 101. « Les opposés sont comme *Un* parce qu'il n'y a d'obscurité que par la lumière et de la lumière que par l'obscurité, pas de jour sans nuit et pas de nuit sans jour. < Il sépare pour que les opposés en viennent à fusionner l'un dans l'autre > (ZB II 31a, p. 175) comme il est dit. De l'union à la séparation puis de la séparation à l'union, voilà la direction que prend le réel ! »

(35) Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, Paris, Éditions Arcanes, 1996, p. 174.

(36) *Ibidem*.

Le fondamentalisme constitue, de ce même point de vue, une perversion ou déviation radicale de toute question fondamentale, qui vient tuer toute tentative de questionnement, d'interprétation, qui vient emmurer la question fondamentale, le désir d'être, dans une réponse qui est comme un tunnel sans fin – la voie (ou voix) de l'obscurantisme – où l'étendue infinie de l'horizon est réduite en un point infinitésimal. Le fondamentalisme est, de ce fait, cette forme exagérée, forme la plus régressive de la religion, qui impose un sens déterminé à la vie, qui vient figer toute indétermination fondamentale du désir d'être, de l'être qui désire et où la peur d'un Dieu tout puissant, père, dictateur, monarque, despote, roi, seigneur, juge suprême, vient se substituer à la peur de la vie, à la peur de la mort. Croire en ce Dieu-là permet ainsi de soulager l'homme d'avoir à pénétrer l'inconnaissable de l'avenir pour accéder à la liberté, lui permet notamment de se passer de l'*Étude*. En adorant Dieu comme « il adore les veaux d'or, les rois, les chaînes, les lois, les directives [...] [l'homme] glorifie sa soumission. Il appelle Dieu père et croit pouvoir rester enfant toute sa vie ». Il ne restera jamais, comme l'entend Wilhelm Reich, qu'un petit homme (37). « Cela le rassure. Il affectionne ses liens et, s'il ne trouve rien d'autre, il s'asservit à des dogmes dont il fait sa foi. Il vénère sa dépendance, et sa docilité lui fait haïr sa liberté » (38).

Tel est le programme politique de tous les fondamentalismes. Les fondamentalismes religieux étouffent la liberté sous le poids écrasant de leur Dieu abstrait omnipotent, les fondamentalismes politiques réduisent la liberté à force de concepts identitaires de la plus grande rigidité, avec idoles et fétiches devant lesquels les croyants ont appris à se prosterner, en devenant les esclaves de leur propre image (39). À partir d'un « Nous » abstrait, réducteur et négatif (40), autour duquel prend forme l'égoïsme collectif, ils ont fait d'eux-mêmes leur propre divinité et se soumettent à ce à quoi ils croient devoir s'identifier (41) : nom, famille, clan, tribu, pays, classe,

(37) Wilhelm Reich, *Écoute, petit homme !*, Paris, Éditions Payot, 1973.

(38) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 123. Voir également Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1972 ; Pierre Ansart, *Les Idéologies politiques*, Paris, PUF, 1974.

(39) Ainsi, selon Georges Devereux, « les hommes cherchent à contrôler leur semblable [...] en rétrécissant artificiellement la gamme des comportements qui leur sont possibles. [...] Tout au long de l'histoire, le couteau du châteu – qui rend les êtres plus prévisibles, en éliminant tout un secteur de comportements possibles – s'est substitué au *vrai* effort civilisateur qui, par une sage loi, fournirait une structure et une armature au comportement. » (Georges Devereux, « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement », in *Revue Française de psychanalyse*, op. cit., p. 108).

(40) Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966 ; Pierre Ansart, *Les Idéologies politiques*, op. cit. ; Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste*, Paris, La Fabrique Éditions, 2002.

(41) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 124 : « Se libérer de l'esclavage, c'est aussi s'affranchir de sa propre image ».

métier, couleur de peau, sexe, etc. Les idéologies fournissent les modèles d'identification leur permettant de se dégager de la véritable et angoissante quête de soi (42) en la réduisant et en la rattachant à tout un ensemble d'objets déterminés et caractérisés, dont les marchandises (43), bien entendu. Dans ces formes pathologiques de l'idéologie, où un sociocentrisme « spontané » tend à refuser toute autre forme d'existence que celle valorisée par l'idéologie de son groupe de référence, la logique de la fausse identification est poussée au point où l'on voit apparaître des perceptions tout à fait délirantes des individus eux-mêmes et de leurs adversaires. Les uns et les autres perdant, dans leur logique identificatoire, classificatoire et hiérarchisante, « tous leurs caractères propres pour se transformer en essences maléfiques » (44) ou pures, supérieures ou inférieures (45).



© Ed van der Elsken, *Durban, Afrique du sud*, 1960.

(42) Voir sur ce sujet Pierre Ansart, « Discours politique et réduction de l'angoisse », in *Bulletin de Psychologie*, n° 322, tome 29 (fasc. 8-13), (« Psychologie clinique II »), 1976, pp. 445-449.

(43) Walter Benjamin, « Le Paris du second Empire chez Baudelaire (1938) », in *Charles Baudelaire*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2002 ; Karl Marx, « Le Caractère fétiche de la marchandise », in *Le Capital*, Livre I sections I à IV, Paris, Flammarion, 1985. Une mention spéciale pour la drogue qui représente probablement un analyseur très fertile du fétichisme de la marchandise, comme l'explique merveilleusement bien le très impliqué William Burroughs dans *Le Festin nu*, Paris, Gallimard, 1964. Voir également sur ce sujet Edouard Zarifian, *Le Prix du bien-être*, Paris, Odile Jacob, 1996.

(44) Pierre Ansart, *Les Idéologies politiques*, op. cit., p. 86.

(45) On se souvient (sur le plan d'une hiérarchisation des civilisations) des déclarations de Silvio Berlusconi, de Georges Bush, de Hugo Chavez, de Mahmoud Ahmadinejad... Mais c'est toute l'histoire de la modernité qui est truffée de ces réductions qui servent à produire des hiérarchisations et classifications disqualifiantes à l'égard des femmes, des noirs, des juifs, etc. *Mein Kampf* est, de ce point de vue, exemplaire en ce qu'il relate la construction de la pathologie identitaire d'Adolf Hitler et son articulation avec l'histoire, la science, la question sociale, politique, etc. Voir sur ce sujet Erich Fromm, *La Passion de détruire*, op. cit.

Enrichissement identitaire : une éthique de la question, de l'interprétation, de la compréhension et du « détachement »

Pourtant, il ne semble pas irrationnel de penser que l'être singulier réside précisément dans l'indéterminé, transcendant toute image et toute description, toute particularité, dans sa relation à l'Un, au Tout, à l'Universel, à l'Infini (46). Au « je suis » réducteur (47), cette réponse qui obsède tellement l'homme contemporain (je suis blanc, noir, homme, femme, homo, hétéro, bobo, prolo, anarcho, socialo, etc.) et tous les pouvoirs, pressés de se maintenir sous leur propre joug, dans leur même ignorance – les hommes fabriquant eux-mêmes les chaînes auxquelles ils sont attachés – s'oppose un « moi sans identité » (48), sans description, sans attaches (49), plus précisément une subjectivité transcendante (50), un « je serai » dont Isaac Goldmann – qui pratique la mystique juive contre la religion établie – précise qu'il est l'autre nom de YHVH (Dieu), le « Nom », « l'être en devenir », « l'être inaccompli », « indéterminé », « indéterminant », « qui libère du déterminisme », « le commencement de l'avenir » (51). Là se situe précisément la perversion religieuse puis fondamentaliste, dans cette négation-occultation et haine déterminée de la compréhension et de l'interprétation de l'Infini, de l'invisible, de l'insaisissable, de « l'indéfini des significations, des potentialités, des expériences individuelles » (52) et, au commencement, du *désir d'être* et, cela saute aux yeux, de la liberté. Ainsi la religion, comme toutes les idéologies, tue le questionnement en imposant règles, dogmes, croyances, rituels, interdits, en transcendant, précisément, toute immanence transcendante de la subjectivité, toute indétermination, en imposant les conditions d'une perception de la réalité délirante, une

(46) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 52. « Un inclut tout objet mais ne se limite pas à l'objet. Il n'est ni dans une image – ni père ni frère –, ni dans les astres, ni dans aucune représentation, pas même celle d'un homme. [...] L'oubli que tout est Un produit l'illusion de la séparation. Cette distraction est le commencement de l'égarement ».

(47) *Ibidem*, pp. 92-93.

(48) *Ibid.*, pp. 128-129.

(49) Voir sur ce sujet Joseph Gabel, *Mannheim et le marxisme hongrois*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.

(50) Voir sur ce sujet Michel Henry, *Auto-donation. Entretiens et conférences* (textes réunis par Magali Uhl), Montpellier, Prétentaine, 2002.

(51) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 140. Dans l'approche kabbaliste de Rabbi Isaac Goldmann, Dieu est le Dieu sans nom, infini, indéfinissable, indéterminé et nous entraîne dans l'infini indéterminé ; il est le grand pédagogue. Ainsi, il n'est pas nécessaire d'y croire, il n'y a qu'à étudier et à comprendre pour aller vers soi-même, découvrir l'Un en soi... En cela, il l'oppose au Dieu des croyants, tout puissant, omniscient, intervenant, père de l'humanité, vengeur, jaloux... Et de ce point de vue, comme il l'explique très bien, étudier s'oppose à croire ou à réciter – comme l'on réciterait des prières. (Cf., p. 164).

(52) Pierre Ansart, *Les Idéologies politiques*, op. cit., p. 80.

« surréalité délirante » (53), un « univers mental hallucinatoire » (54), qu'il est nécessaire d'opposer aux douleurs effectives, aux échecs et au sein desquels « les souffrances deviennent le moyen glorieux de réaliser un univers merveilleux » (55), jusqu'à la mort. D'où la glorification de la mort et le culte du sacrifice qui viennent, dans de nombreuses situations, renforcer l'unité du groupe de référence (56). La référence au fascisme et au futurisme de Marinetti s'imposerait presque (57). Pourtant, plus près de nous, ancrées dans notre quotidienneté, l'héroïsation, l'esthétisation sportive participent précisément de cette surréalité hallucinante et délirante, de cette religiosité qui passe presque, de ce point de vue, inaperçue (58).

Ce n'est que dans la conscience du Tout, de l'Un, dans la *non-dualité* qu'est la liberté à laquelle aspire l'homme, cette *jouissance perdue*, et qu'il croit trouver en se construisant une « forteresse-prison-moi-je-identité ». Cette conscience du Tout, de l'Un, de l'infini, qui transcende tous les contraires (ce qui ne signifie évidemment pas que tout est égal) est la « voie » de l'indéterminé, de la surprise et de l'insécurité quant à l'objet de notre désir, le choix de la sécurité étant ce désir pervers du même, de l'identité à l'objet « fétiche » pré-posé, le choix de celui qui nous est égal, de l'objet pur, non altéré, non altérant. Et ça nous est bien égal puisqu'en ces circonstances, c'est un choix purement narcissique : en nous choisissant nous-même, nous évacuons la subjectivité en l'autre. D'où le vertige qu'elle procure, cette conscience du Tout – le vertige de ne rien être –, mais aussi la voie de

(53) *Ibidem.*, p. 87.

(54) *Ibid.*, p. 88.

(55) *Ibid.*, p. 87.

(56) Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, op. cit., p. 169 : « Partout, en effet, où meurt le héros, écrit Lucien Israël, sa mort devient un symbole dont s'emparent les religions de tout poil pour donner une dimension justement de symbole, c'est-à-dire la dimension de ce qui lie ». Dans l'idéologie nazie, le culte des morts occupe une place très importante, comme en témoignent les commémorations au « soldat inconnu » dont ils étaient très friands, ou ce discours de Goebbels au sujet d'un jeune SA, tué au cours d'une rixe par un communiste, et dont il fera le héros de la légende de Horst Wessel : « Un socialiste du christ, un homme dont les actes nous crient : venez à moi, je vous délivrerai ! Ce SA inconnu incarne cette nouvelle aristocratie de la nation appelée à fonder le futur Reich millénaire ». Voir sur ce sujet Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'Art nazi*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 17. Voir également, au sujet de la glorification des morts, Édouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, pp. 151-186.

(57) Voir sur ce sujet Serge Fauchereau, *Expressionnisme, dada, surréalisme et autres ismes*, Paris, Denoël, 1976, pp. 90-121.

(58) Voir sur ce sujet l'ensemble des travaux réalisés depuis la fin des années 60 par la théorie critique du sport, à commencer par ceux de Jean-Marie Brohm. Quant à la thématique de l'esthétique fascisante développée par l'institution sportive, voir notamment Jean-Marie Brohm, *1936, Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981 ; Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, op. cit. ; Marc Perelman, *Le Stade Barbare*, Paris, Mille et une nuits, 1998 et Nicolas Oblin, *Sport et esthétisme nazis* (voir également la préface de Patrick Vassort), Paris, L'Harmattan, 2002.

la liberté qu'elle propose, en ouvrant sur le questionnement et l'interprétation. Il n'y a pas de réponse définitive, le questionnement sur l'infini ouvre sur un horizon infini de questions, la recherche de la liberté étant, avant toute chose, liberté de questionner, recherche du désir « fécond », c'est-à-dire émancipé des formes « maternelles » (ou paternelles) et sociales du désir. Tout système de questions aboutit inévitablement sur une question existentielle, nous le disions, laquelle nous pousse, par une dialectique implacable, en prenant conscience que notre réalité « contingente » n'est « qu'une idée, qu'une construction de mots et de concepts qu'il est aisément possible de modifier en les remplaçant par d'autres mots, d'autres jugements » (59), à un détachement, à un déconditionnement de la perception de la réalité proposée *a priori*. Ainsi importe-t-il de se libérer du connu (60), de se débarrasser des emprises idéologiques, des intériorisations de l'extériorité (habitus), pour pénétrer la connaissance, de se saisir de la réponse pour pénétrer dans l'univers de la question, notre univers, notre désir d'être, notre désir d'aller vers nous-même en nous débarrassant de nos fausses différences.

Certes, nombreux sont les risques, en réfléchissant dans une telle perspective, ontologique, de « fuir le monde ». Peut-être est-ce d'ailleurs une hypothèse forte pour expliquer que la plupart des scientifiques évitent soigneusement cette question, cette crise (61), cet abîme (62). Car, réfléchir dans une perspective ontologique, radicale, cela peut aussi signifier « perdre » son identité, « perdre la face », avec toutes les souffrances que cela peut générer en termes de mises au ban, de marginalisation, d'exclusion, etc. Car le scientifique n'échappe pas nécessairement à l'emprise idéologique (63), même quand il en est un « spécialiste », ne serait-ce que parce qu'il construit souvent son travail sur un socle, certes plus ou moins solide, plus ou moins stable, plus ou moins dense, mais dont il ignore souvent jusqu'à la constitution (historique, psychologique) et qui, déterminant, vient séparer sa perception de la réalité des conditions de possibilité de la perception, le réel du Tout dont il est une expression, une mise en forme, un mouvement, l'objet d'un sujet fantasmatique, l'autre de lui, etc. Ainsi pour le scientifique, faire fondre le socle « identitaire », accepter de regarder différemment le réel, d'un autre point de vue, élaborer cet autre point de vue,

(59) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 113.

(60) Krishnamurti, *Se libérer du connu*, Paris, Éditions Stock, 1977.

(61) Voir sur la notion de crise Nicolas Oblin et Patrick Vassort, *La Crise de l'Université française. Traité critique contre une politique de l'anéantissement*, Paris, L'Harmattan, 2005, pp. 73-75.

(62) Voir sur l'idée de « désocculter l'abîme », Cornelius Castoriadis, « Pensée politique, la rupture grecque », in *Le Monde*, 24 janvier 2004.

(63) Il suffit de se souvenir de la manière dont la communauté scientifique a largement contribué aux désastres du XX^e siècle. Voir sur ce sujet Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, Thèse de sociologie, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2004.

c'est être capable de se saisir – parce que pour oublier, se détacher des désirs pervers, conformes « à la norme », « pré-posés », désirs du même, il faut d'abord que ces désirs soient formulés, il faut qu'ils soient énoncés, *il est nécessaire de s'en souvenir* – de ses désirs (y compris sexuels ou en lien avec sa sexualité) (64), c'est être capable de *se reconnaître ignorant*, d'identifier d'où et de quoi ils émanent afin d'être en mesure de dépasser ce qui relève de ce fréquent désir de *réussite* – qui consiste à « faire plaisir à maman » (65) – pour aller vers un authentique projet de connaissance, de production de savoir – Ça-voir (66) – de signifiants cachés, dissimulés, à soi et aux autres, bien entendu. Par exemple, accepter de prendre ses distances d'avec la pensée de son groupe de référence – émanation des fausses identifications (67) venant réduire l'angoisse de l'identité – bien qu'elle lui permette d'obtenir la reconnaissance de ses condisciples ou d'une famille de substitution, avec pères, mères, et fratries de substitution, tribus, selon le principe des identifications – parfois délirantes – analysées avant. Le refus de la radicalité, c'est-à-dire le refus d'en venir à « ouvrir le cœur », à pénétrer le noyau, peut, de fait, être identifié au refus fondamental du chercheur d'affronter sa propre réalité, sa propre angoisse (68) à travers celle du monde, le refus de reconnaître l'essence de sa relation au monde. Or, c'est un renversement de perspective important. Là où la perspective ontologique semble ouvrir, *a priori*, sur une dédialectisation, déshistoricisation, *in* ou *dé*-différenciation et dépolitisation du réel, c'est le refus de l'interdépendance de la perspective ontologique avec les perspectives sociale et politique – par exemple – qui est une condition de maintenance d'une perception figée du réel, a-dynamique et a-dialectique, prisonnière d'un être-au-monde écrasé par les conditionnements sociaux, politiques, religieux, sous l'emprise des idéologies.

Penser dans une perspective ontologique ne signifie donc pas « fuir ce monde » pour aller enfin vers soi-même, ce qui ne serait que l'acte de fondation d'une nouvelle illusion, celle de deux mondes séparés, avec l'apparition d'une nouvelle dualité, et de nouveau l'opposition intériorité-

(64) Voir sur ce sujet Magali Uhl, « Le chercheur et ses doubles. Fantômes sexuels et postures de recherches », in *Prétentaine*, n° 5 (« Philosophie et postmodernité »), Montpellier, mai 1996, pp. 73-84.

(65) Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, op. cit., pp. 123-124.

(66) « Ça-voir » pour « voir le Ça », quand l'inconscient, pour Sigmund Freud, est justement ce lieu désigné par le « Ça », « à savoir une source ou un réservoir ou un lieu plus exactement de signifiés non signifiables, une source où s'articulent peut-être ces signifiés refoulés avec l'origine même des désirs, c'est-à-dire avec les pulsions » (Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, op. cit., p. 137).

(67) Voir sur ce sujet Joseph Gabel, *La Fausse conscience. Essai sur la réification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962 et « L'antisionisme comme idéologie au sens non marxiste du terme », in *Prétentaine*, n° 9/10 (« Étranger. Fascisme – Antisémitisme – Racisme »), Montpellier, avril 1998, pp. 149-153.

(68) Georges Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

extériorité, matériel-spirituel, fini-infini, ici-ailleurs, mort-vivant, etc. Il est illusoire de penser « aller vers soi-même » en fuyant le monde car les phénomènes et l'absolu se « compénètrent » totalement. « Ceux qui ignorent cela cherchent l'absolu en s'éloignant du phénoménal. Ils s'imposent toutes sortes d'austérités. Ils craignent la réalité et cessent de jouer avec la vie pour la subir comme un châtement » (69).

Le détachement n'a rien non plus de la prise de distance du sujet avec l'objet, de l'observateur et de l'observé, de l'homme et de la société. À l'inverse, il est le dépassement de cet artifice : *ce n'est qu'unis dans l'observation, dans le regard qui regarde, l'Un dans l'autre, que nous éprouvons l'infini en toute chose, en toute forme, en tout pli et repli de notre constitution*. « Lorsque tu observes l'observation, tu n'as plus conscience d'un sujet et d'un objet. Observe ton regard, regarde le regard qui se regarde. N'oublie pas, toi, l'homme qui lutte, que dans cette lutte, celui qui lutte, celui contre qui tu luttas, celui avec qui tu luttas, tout est un. Tout est la lutte elle-même. Souviens-toi, l'homme qui cherche Dieu, que celui que tu cherches, celui qui le cherche et la recherche elle-même, tout est Un » (70).

Comment se détacher de nos conditionnements sociaux sans préalablement se saisir de ce sur quoi nous avons fondé notre « petite histoire officielle », notre « personnalité », notre « individualité », comment se détacher sans « se briser le crâne » (71), sans « se couper la tête » (72), sans « faire éclater la boîte à concepts », sans « coucher l'intellect » ? Beaucoup sont effrayés par cette perspective, dans laquelle ils ne voient que néant et nihilisme. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'y voir clair, d'accéder à une connaissance spontanée du réel, à cette « subtile clarté », de se saisir de la complexité du réel pour tendre vers la plus grande simplicité. Il s'agit de « penser », ce qui implique un esprit disponible, à l'image du vide dont est pleine la matrice et qui conditionne la possibilité de toute création. Lorsque l'humanité n'est plus visible humainement, spontanément, qu'au détours de

(69) Daniel Odier, *Tantra*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1996, p. 96. Et l'auteur poursuit : « Dans le tantrisme, nous mettons sans cesse en jeu l'intégralité de l'être humain sans faire de distinction entre le pur et l'impur, la beauté et la laideur, le bien et le mal. Toutes les paires d'opposés se dissolvent dans le divin. Les pulsions les plus sombres, les capacités les plus sublimes, personne n'en est dépourvu. Nous commençons à communiquer avec le divin [conscience de l'unité en toute chose, que Tout est un] quand nous acceptons totalement le spectre complet de nos pensées et de nos émotions. Toute beauté a sa part d'ombre, en essayant de la retrancher, nous nous asséchons. Se nourrir de pureté, c'est comme se nourrir d'un lait dont on aurait supprimé toutes les qualités nutritives. Ceux qui sont sur cette voie deviennent des êtres secs, leur seule chance de survie est d'aller tyranniser une conscience joyeuse et ouverte au monde » (pp. 96-97).

(70) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 169-170.

(71) Tobie Nathan, « Principes de l'ethnopsychiatrie. Anthropologie et psychanalyse », in *Prétentaine*, n° 4 (« Les situs expliqués aux enfants »), Montpellier, IRSA, mai 1995, pp. 83-93.

(72) Daniel Odier, *Tantra*, op. cit.

concepts « figés » – qui bloquent l'esprit – qui sont érigés comme autant de fétiches et d'idoles se substituant à la compréhension de la réalité, à défaut d'être la voie de cette compréhension, la voie de la spontanéité (73), il est nécessaire de briser les idoles, de briser les « *objets fixants* », de casser les *fixations*, les *centrations*. Tel est, peut-être, le sens du détachement : détacher son esprit de tous les caractères particuliers, « *partisans* », non en niant ces caractères, ce serait, encore une fois, verser dans l'illusion qu'il existe un domaine absolu séparé de toute relativité, phénoménalité – quand l'*Un ne peut exister qu'à travers l'autre, n'existe réellement que dans l'autre* –, mais en saisissant l'essence de toute chose, ce qu'il y a d'universel en tout. Ainsi, l'intellectuel sans attaches (74) n'est évidemment pas celui qui prétendrait « *penser en dehors des cadres sociaux* » (75), mais peut-être est-il celui dont la dialectique négative – autocritique – ne l'épargnerait pas lui-même, le poussant même aux marges. Aux marges des groupes d'identifications, d'appartenances, souvent insoumis aux normes, aux interdits, aux objets les plus en conformité avec la norme (76), non par esprit de rébellion, de vengeance, mais du simple fait de la compréhension et de l'honnêteté intellectuelle. Qu'il n'y ait pas de confusion, la compréhension – de ce que l'on *cherche*, de ce que l'on *vent*, de la *réussite* que l'on vise –, aussi fondamentale

(73) Il ne s'agit pas, ici, de la spontanéité au sens où il s'agirait de l'expression de l'habitus. Il s'agit de la spontanéité dont parle, par exemple, Hannah Arendt lorsqu'elle évoque ce caractère fondamental de l'homme anéanti dans les camps de concentration et que l'on peut rapprocher du caractère inépuisable de la *surprise* – de l'hétérogénéité – que tend à annuler le principe de la dialectique civilisationnelle. Voir également sur ce sujet Daniel Odier, *Tantra*, *op. cit.*, p. 149.

(74) Voir sur ce sujet Joseph Gabel, « Une pensée non idéologique est-elle possible ? », in *Illusio*, n° 3 (« Idéologies contemporaines »), *op. cit.*, pp. 13-23 ; Mannheim et le marxisme hongrois, *op. cit.* ; Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Marcel Rivière, 1956.

(75) Joseph Gabel, *Mannheim et le marxisme hongrois*, *op. cit.*

(76) « Quel est votre objet ? Quelle est votre méthode ? » Ces deux questions sont réitérées perpétuellement par la plupart des jurys qui viennent évaluer les travaux, notamment en sociologie. Mais le comble, c'est qu'il suffit que cet objet échappe aux identifications des membres du jury pour qu'un travail ne soit pas jugé recevable, *idem* avec la méthode. Nous y voyons un « comble » car, c'est précisément l'objet des sciences humaines et sociales que d'ouvrir les objets, de les altérer, de les critiquer en en dévoilant les ombres, les faces cachées par où ils perdent de leur superbe et de leur pureté. Mais l'enjeu de ces guérillas bureaucratiques se situe au niveau où des objets et des chercheurs « impurs » rencontrent des chercheurs qui aiment à se croire purs (ce sont des « fous » qui se croient « normaux », qui se revendiquent comme étant les « gardiens du temple », ce sont eux les « grands prêtres », les « experts ») : ceux-là, pour rester purs, ne désirent que ce(ux) qui leur ressemble(nt) le plus, ne valorisant que ce qu'ils maîtrisent et savent déjà, elle est là leur folie, leur perversion... Ainsi se perpétuent les instances techno-bureaucratiques de la recherche, sur la base de la perversion du désir – « parce que le risque du désir, écrit Lucien Israël, c'est justement de pouvoir choisir un objet décevant ou un objet dangereux et de le vouloir malgré tout » – et ainsi valorise-t-on les jeunes chercheurs qui veulent *réussir* sans risque... Alors, *réussir* quoi ? La question est posée... Mais nous ne devrions jamais oublier combien la *volonté de réussir* fut un élément déterminant de l'engagement de nombreux scientifiques « purs » dans l'entreprise nazie. Cet aspect-là de la barbarie nazie a souvent été évoqué, pas toujours très bien analysé. Voir sur ce sujet Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, *op. cit.*

soit-elle, bien qu'elle éloigne probablement de la croyance et de la foi en ces idéologies qui permettent le plus facilement l'action collective (77), y compris révolutionnaire – car l'idéologie ne concerne pas que les conservateurs (78) –, n'empêche ni le jugement, ni le positionnement, ni l'engagement. Au contraire, cette compréhension ne peut être qu'éclairante et permettre de dépasser le jugement moral (79), ne peut que rendre plus juste le jugement. Un esprit sans parti-pris est un esprit libre qui rend le positionnement *hic et nunc* plus sûr et plus juste, dégagé des enjeux de « place » (80) qui trahissent la nature de nombreux projets de production de connaissance. D'où l'illusion et la perversion langagière qui font que l'on est souvent tenté d'identifier détachement et neutralité, non engagement (81) et cet esprit de part et d'autre confus, pris au piège des méandres identitaires, des corporatismes, qui fait se regarder souvent militants et intellectuels en chiens de faïence... Là encore, sans vouloir paraître trop insistant, cela flaire bon les fausses identifications et autres pathologies de l'*ego* !

Coucher l'intellect... Couper la tête... Cela ne signifie évidemment pas qu'il soit recommandé de brûler les livres dans des autodafés, comme l'ont fait des étudiants allemands en mai 1933 ou comme certains illuminés de la foi le réclament encore aujourd'hui dans certaines régions du monde, car brûler les livres n'aide ni à la compréhension, ni à la dénonciation. Dans l'acte de brûler les livres, il y a confirmation et renforcement du rapport idolâtre à la pensée, de même que dans l'acte de profaner les lieux de culte, il y a la preuve d'une grande soumission à la crainte, à la croyance et au fétichisme, et dans les deux cas, l'expression d'une soumission aveugle à la peur de l'invisible, de l'inconnu, au ressentiment et à la pulsion de haine, l'ex-pression d'un refus de comprendre « suicidaire », car de toute évidence, « l'étranger est en nous ». Encore une fois, ces destructions – que l'on voit apparaître dans les phases de terreur – sont l'expression de véritables délires paranoïaques (82) où l'identification au groupe de référence repose en partie sur la négation de tout ce qui vient altérer l'occultation du réel sur

(77) Pierre Ansart, *Les Idéologies politiques*, *op. cit.*, p. 81.

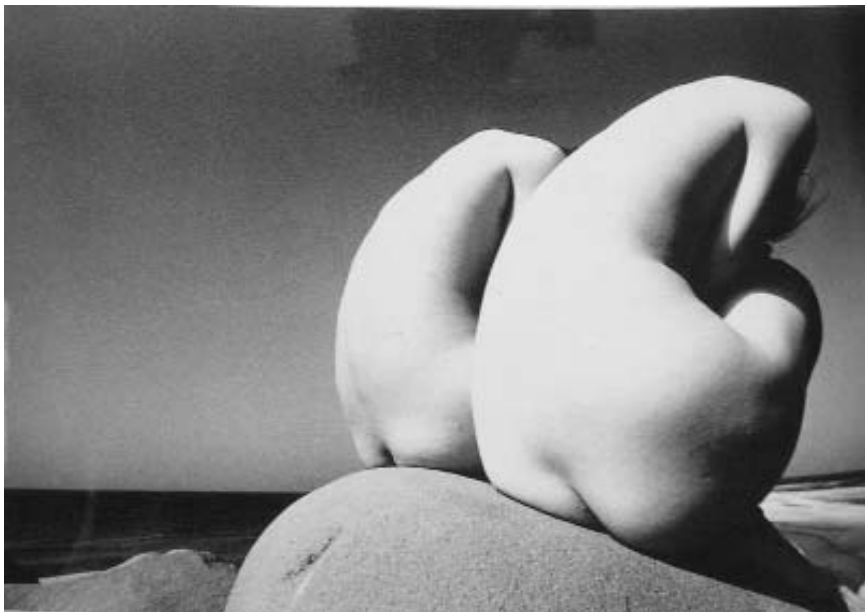
(78) Voir sur ce sujet *ibidem*.

(79) Le jugement est évidemment lié à la compréhension. Souvent, il s'y substitue d'ailleurs, en se référant à un principe du bien, à une instance supérieure que serait l'essence de l'homme, on se débarrasse de la nécessité de comprendre ce qu'il en est réellement de l'existence et de ce que l'homme peut. Manière également de se débarrasser de l'angoisse de ne pas savoir...

(80) Les sphères de production de la pensée ne sont pas épargnées par la guerre à laquelle se livre chacun contre tous, dans un contexte où la reconnaissance par le plus grand nombre, l'avancement dans la carrière sont des prix bien plus convoités que la vérité. Comme l'écrivait déjà Louis Wirth, en 1936, dans la préface qu'il rédigea à la publication anglaise du livre de Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, « une sécularisation accrue de la vie, un antagonisme social exacerbé et l'accentuation de l'esprit de rivalité ont imprégné des sphères que l'on pensait être entièrement sous l'empire de la recherche désintéressée et objective de la vérité ».

(81) Joseph Gabel, « Une pensée non idéologique est-elle possible ? », in *Illusio*, n° 3, *op. cit.*, pp. 13-23.

(82) Joseph Gabel, *La Fausse conscience. Essai sur la réification*, *op. cit.*



© Kishin Shinoyama, *Deux nus de dos*, 1968, t.d.r.



© Jean Dieuxaide, *Nu dans la forêt*, 1975, t.d.r.

laquelle repose l'idéologie. D'ailleurs, le totalitarisme, s'il peut évidemment être envisagé de multiples façons, sur divers plans, sous divers angles, consiste aussi en une *recherche d'absolu dans le désir d'unité*, en le désir d'aliéner toute conscience de la totalité par l'identification totale à un chef, à un guide, à une idée, à un Dieu, à une abstraction, ou encore, à un système d'objets. C'est, dans une situation de crise, où les idoles, les fétiches, les référents traditionnels sont en crise, dans une situation, également, de pluralisme idéologique, de compétition idéologique, où les identifications sont de faible densité, où les institutions sont en crise, *l'aliénation de toute indétermination à un principe supérieur*. À une crise d'identité profonde (83), répond positivement *l'exaltation de l'Un*, d'un *Un abstrait, conceptuel, profondément dualiste* – positif/négatif, exaltation du moi à travers le « Nous » défini contre l'« Autre », le mal absolu, l'« axe du mal » (84), « le diable » (85), qui doit être détruit, dans une logique, finalement, auto-destructrice (86) – qui *permet une identification simple, rapide, forte*, et d'autant plus forte que le désir, l'angoisse et les souffrances sont grands.

Corps et totalité

Je suis mon corps et mon corps est autre que moi (87), par mon corps, je suis autre que moi, je suis la totalité, je suis l'univers. Le corps est la conscience, l'union du fini et de l'infini, du désir d'être et de l'être qui désire. C'est en ce sens que le corps est totalité, non-dualité (88). Les mots,

(83) Voir sur ce sujet Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, op. cit. ; Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, op. cit. ; Léon Trotski, *Comment vaincre le fascisme*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1993.

(84) En référence bien sûr à l'expression qu'utilise George Bush contre l'ensemble des pays ennemis des États-Unis.

(85) En référence au terme par lequel le Président vénézuélien Hugo Chavez désigne le Président des États-Unis, George Bush.

(86) Voir sur ce sujet Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, op. cit. ; Wilhelm Reich, *Psychologie de masse du fascisme*, op. cit. ; voir également Enzo Traverso, *Pour une critique de la barbarie moderne. Écrits sur l'histoire des juifs et l'antisémitisme*, Lausanne, Éditions Page Deux, 1997.

(87) Baruch de Spinoza, *L'Éthique*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 136-137 : « Le corps humain est composé d'un grand nombre d'individus (de nature différente), dont chacun est lui-même très composé. [...] Le corps humain a besoin, pour se conserver, d'un très grand nombre d'autres corps, par lesquels il est continuellement comme régénéré. [...] Le corps humain peut mouvoir et disposer les corps extérieurs d'un très grand nombre de façons ». Cité par Jean-Marie Brohm, « Le corps dansant », in *Internationale de l'imaginaire*, n° 8 (« Le corps tabou »), Paris, Maison des cultures du monde, 1998, pp. 32-33.

(88) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., p. 50. « Lorsque tu désires quelque chose, ou lorsque tu connais une femme – c'est la même chose lorsqu'une femme connaît un homme bien sûr – chacun de vous est à la fois masculin et féminin. Tu es pour elle l'Infini ou Dieu, le Principe Yod, [symbole de l'infini, de l'origine et du sexe masculin, représente le père] et elle est le monde, le principe Hé [symbole du monde, du corps et du féminin, représente la mère]. Mais elle, pour toi, représente le Yod, et tu es le monde [...]. L'union de l'homme et de la femme [...] reproduit la fusion de l'âme et du corps, du désir d'être et de l'être. Ensemble, vous êtes l'En-haut et l'En-bas ».

les concepts, les symboles permettent, certes, d'évoquer cette totalité, sa complexité, le principe de non-dualité, de l'articulation de l'Un et du Tout à laquelle elle renvoie. Mais elle restera, d'une certaine manière, incompréhensible, car le concept n'offrira jamais qu'une représentation de la réalité, il n'est pas la réalité qu'il décrit car il est, déjà, le fruit d'une *coupure* entre la perception de la réalité et la réalité. Le corps est la conscience, la conscience est la totalité. Peut-être est-il plus juste de dire que le corps est un « trou » (89), une « béance » (90) dans la parole car nous savons combien il est difficile de conceptualiser les choses du corps, la mort, le sexe, la jouissance, etc. On peut, certes, baliser ce trou, cette béance, mais le combler signifierait l'effacement du « corps-trou » et, par là même, l'annulation de la possibilité d'accéder à l'infini dans le corps. Comblé le trou, c'est réaliser le fantasme des médecins (91) : ils ont rempli le trou en se saisissant du cadavre (92), ils annulent ainsi la question par la réalisation du fantasme du corps-trou-plein. Accéder au corps, c'est, pour paraphraser Lucien Israël, accéder au trou dans la parole, accéder au Tout, à la jouissance perdue (93).

« Nous sommes l'une des manifestations possibles de la seule question que peut se poser l'infini : où est la limite ? [...] Nous sommes libres parce qu'à l'intérieur de la question, et non dans une réponse. Tant que tu laisses la question ouverte, tu es libre, libre comme l'infini. [...] Liberté qui ouvre l'espace du manque et des désirs, et donc aussi de la possibilité de la jouissance. La question nous tend, nous tire comme un i, comme le i de l'infiniiiiii. La réponse nous écrase, elle nous transforme en pierre accablée par la pesanteur. La question conduit au vertige et suscite le plaisir. La réponse est mortifère, elle supprime la question, tue l'Infini. [...] La question ouvre l'espace du manque et peut être vécue comme une frustration lorsque tu refuses qu'il n'y ait pas de réponse. Tu contestes alors le jeu » (94).

Éprouver la totalité, n'est-ce pas d'abord et avant tout être en mesure de se débarrasser de tout ce qui constitue le sentiment de l'identité et de l'individualité entendus comme autant de barrières, de frontières, d'armures, de cuirasses, de cellules qui fondent notre appréhension du réel sur la base d'une illusion ? La conscience du « Je absolu », écrit Daniel Odier, « jaillit spontanément lorsque la conscience duelle s'estompe, lorsque la

(89) Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, op. cit.

(90) *Ibidem*.

(91) *Ibid.*

(92) Voir sur ce sujet Michel Bernard, *Le Corps*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

(93) Sur ce point, voir également Sandor Ferenczi, *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, op. cit.

(94) Patrick Levy, *Le Kabbaliste. Rencontre avec un mystique juif*, op. cit., pp. 110-111.

conscience particulière s'effondre dans l'océan de la conscience » (95). Il s'agit alors de reconnaître à la fois l'impermanence fondamentale de toute chose – selon le principe d'une dialectique du devenir – en même temps que l'essence identique par laquelle existe, se manifeste toute chose. C'est ainsi et seulement ainsi que la perception du corps est perception et reconnaissance de l'essence et de la nature de toute chose, perception de l'infini, de l'insaisissable, de l'inlocalisable, de l'intemporalité, de l'informe, de la totalité, que « Tout est un » et « un » dans toutes choses infiniment différenciées, inépuisables. Dans l'univers du corps, rien n'est séparé, rien n'est isolé, l'angoisse de la mort ou de la fin n'est pas car la conscience est un frémissement de la totalité, une mise en mouvement – de l'infini –, mise en branle de la sensibilité dans le corps sans l'intervention paralysante de conceptions mentales véhiculant les distinctions liées aux multiples couches et dimensions constitutives de l'*ego*, lesquelles gênent, obstruent l'émergence et la résorption de tout dans la conscience – l'océan, le ciel, l'infini de la conscience.

Qu'en est-il de notre corps ? Fondamentalement, rien de particulier. Un tourbillon de poussière arrachée à la terre, ou de particules en mouvement. Qu'en est-il des concepts de « moi » et de « l'autre » ? Ni moi ni autre, une même source ; ni objet ni sujet, ni observateur ni observé, ni avant ni après, en réalité, Tout est un. Faire l'expérience du corps absolu, c'est faire l'expérience d'un retour, le retour à la source de l'esprit, sans considération particulière pour un passé révolu : sans interruption, Tout est là et Tout a toujours été là, Tout est disponible, directement, sans distance, *hic et nunc*. Cela relève d'une présence au monde directe, spontanée (96). Certains diront primaire, nous dirons plutôt primordiale car cette présence au monde n'a rien à voir avec une quelconque conception d'un progrès linéaire, elle ne requiert aucune considération temporelle. Par définition, l'infini est sans commencement ni fin, tout juste un mouvement perpétuel peut-il l'animer sans qu'aucune forme particulière apparaissant jamais ne détermine une forme permanente, car l'infini ne saurait en une chose particulière se couper de sa nature et de son essence. L'existence est pareille à la vague qui parcourt mers et océans : formation particulière et absolument impermanente, inséparable du Tout d'où elle affleure, de la masse dont elle émerge. L'onde qui la meut est sa force, sa condition primordiale, celle qui en conditionne la forme particulière sans qu'elle en soit la propriété, sans que l'on puisse distinguer l'onde d'une vague particulière de celle d'une autre vague particulière. Une même onde, une même source insaisissable, une même énergie aux diverses expressions, longueurs, couleurs...

(95) Daniel Odier, *Tantra*, op. cit.

(96) Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 2001 ; *Auto-donation. Entretiens et conférences*, op. cit. ; *Philosophie et phénoménologie du corps*, Paris, PUF, 1987.



© Kishin Shinoyama, *La Naissance*, 1968, t.d.r.

Ainsi n'y a-t-il pas de voie, contrairement à tous ces ouvrages, à toutes ces techniques de « psychologie pratique » qui encombrant les rayons de « sciences humaines » de nos librairies, car tout est là, sous nos yeux, en deçà même de nos yeux. Être identique à soi-même signifie se rendre à la source de l'esprit, là d'où tout émerge et là où tout se résorbe. Être présent, être attentif, être là dans chaque acte de la vie quotidienne, être-là au monde comme l'on peut être là au monde dans l'acte de l'amour, dans l'étreinte amoureuse, dans l'orgasme – plein, sans organes ni autres concepts, différenciations, coupures, frontières –, comme on est là au monde dans la pure contemplation d'un chef-d'œuvre – sans l'appréhension de la fin, de la mémoire perdue, sans l'angoisse de la nostalgie future de l'instant perdu. Être simplement là, absorbé, non plus dans les méandres d'une pensée égoïque, liée à quelques processus de distinction, d'appropriation, mais dans l'unité de toute chose possible, dans l'Un, dans le Tout, être conscient, éprouver la totalité, sans distance, sans frontière, sans limite. Là où les cuirasses fondent, où les murailles s'affaissent, là où l'on éprouve ce sentiment

océanique (97), à la rencontre de la nature de notre esprit, ni surhommes ni sous-hommes. Des hommes nus, tout simplement – dans le sens où la nudité du corps est ce par quoi il échappe à notre moi – débarrassés de ces masques et de ces uniformes qui dissimulent et écrasent l'humanité de leurs visages et de leurs corps. Des hommes libres, débarrassés de la peur de la liberté et débarrassés des illusions de leur pouvoir. L'image de la mise à nu du corps illustre très bien cela. La mise à nu, dans les situations de violence extrême, de torture, de viol, vise à détruire contre son gré les « habits » et « déguisements » de l'individualité de l'homme pour l'atteindre et le toucher dans son intimité la plus profonde, dans sa véritable identité (que l'on souhaite contrôler en la détruisant). À l'inverse, la nudité, lorsqu'elle exprime l'*éros* du corps, déborde tous les canons, toutes les normes, toutes les rationalisations, toutes les réductions, toutes les réifications et vient heurter en premier lieu tous les tabous, les interdits, les frontières sur lesquels les intégrismes fondent leur pouvoir. Les sociétés modernes, en général, selon leur degré d'« ouverture », sont plus ou moins tolérantes vis-à-vis de la nudité parce que le corps nu, c'est tout l'incompréhensible et l'imprévisible de l'existence que l'on jette en pâture au « passant ». D'où l'exigence de normalisation du nu, d'homogénéisation, de rationalisation du nu que met en scène le pouvoir, pour en abolir la puissance négative.

L'intérêt du nazisme et du fascisme italien par exemple, pour l'esthétisation du corps (à travers la statuaire ou le sport notamment, mais aussi à travers la science et la technique) est tout à fait exemplaire de cette volonté de faire pénétrer l'idéologie – et la réduction identitaire – par la peau (98). Les monstres, par l'anormalité qu'ils représentent, sont la négativité du mouvement d'homogénéisation du pouvoir en quête de contrôle et la lutte des nazis contre « l'art dégénéré » est symptomatique de cette volonté farouche de réduire et d'homogénéiser pour donner l'illusion de la compréhension, pour contrôler en anéantissant (99). En 1936, les nazis organisèrent en Allemagne une exposition d'« Art dégénéré » (également qualifié d'art judéo-bolchevique). De nombreuses œuvres, notamment celles de peintres juifs dits « expressionnistes », furent exposées au public accompagnées de textes faisant passer leurs auteurs pour d'authentiques fous, dégénérés. Il est

(97) Sandor Ferenczi, *Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, op. cit.

(98) Voir sur ce point Antonin Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société*, Paris, Gallimard, 1974.

(99) L'ordre fasciste s'impose par la destruction systématique de tout ce qui n'est pas conforme à la norme décrétée par l'idéologie du pouvoir. Une norme dont il appartient à l'idéologie de l'élever en nature et en éternité, d'où la référence au corps, au sang, à l'origine, mais aussi au « Reich millénaire », fixé dans l'immutabilité. C'est le sens de l'anéantissement de toutes formes de minorités, sexuelles, ethniques, « psychiques » – échappant à la norme, à la coutume, aux mœurs sociales – qui représentent un *négalisme social* à éradiquer, dont les juifs constituent l'idéal-type (ou le contertype idéal) : le peuple sans terre, par définition *non fixé* à un territoire, en exode-exil, et malgré tout existant, porteur donc d'une *identité* irréductible à un territoire national... Voir au sujet de cette identité, *judéité*, Shmuel Trigano, *La Nouvelle question juive. L'avenir d'un espoir*, Paris, Gallimard, 1979.

particulièrement remarquable que ce que donnaient à voir et à penser ces œuvres était totalement à l'opposé de ce que le régime prônait en terme d'art et, plus précisément, d'esthétique. La vision particulièrement noire, pessimiste, négative, radicalement critique de ces artistes les poussait vers un esthétisme aux antipodes des canons en vigueur, que ce soit chez les fascistes d'ailleurs (culte de la vitesse et de la technique, apologie de la guerre qu'incarne très bien le futurisme de Marinetti) autant que chez les nazis (culte de la démesure, de la puissance, de la pureté des lignes, de l'harmonie, etc.). La manière dont ces artistes mettaient les corps en scène dans leurs œuvres – ils rompaient avec les mécanismes « traditionnels » de la beauté académique, ces mécanismes qui servent à dissimuler la part maudite, la pulsion, le cadavre aussi, en présentant des corps morcelés, rongés par le désir et par la mort, etc. – poussa les nazis à les faire passer pour d'authentiques fous, pour des monstres. Et de fait, c'est le caractère monstrueux de la réalité, dénoncé par ces artistes parfois visionnaires, que les nazis cherchaient à voiler par la propagande et l'esthétisation, par la destruction du caractère fondamentalement critique de l'art – et du corps (100).

Mais, sans qu'il soit nécessaire de s'en référer à la corporéité fasciste ou nazie, la manière dont a été galvaudée la libération sexuelle, depuis 1968, est exemplaire de cette exigence politico-économique d'homogénéisation et de rationalisation du nu. Le corps et le sexe ont été fait objets, objets de nos fantasmes, là où le fantasme, précisément, vient combler la béance (101) et la possibilité de la création, de la jouissance (102). Alors que

(100) Sur ce sujet, voir notamment Jean-Michel Palmier, *L'Expressionnisme comme révolte. Contribution à l'étude de la vie artistique sous la République de Weimar*, tome 1, (« Apocalypse et révolution »), Paris, Payot, 1978 ; Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, op. cit. ; Adelin Guyot et Patrick Restellini, *L'Art nazi*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996 ; Lionel Richard, *Le Nazisme et la culture*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988 et Igor Golomstock, *L'Art totalitaire. Union Soviétique – III^e Reich – Italie fasciste – Chine*, Paris, Éditions Carré, 1991.

(101) Voir sur ce sujet Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, op. cit.

(102) Il semble important de préciser, ici, combien le corps est devenu un objet très prisé des scientifiques. Le corps a été libéré comme objet de science, pour et par les sociologues, les anthropologues, les historiens, les économistes, etc. Le nombre de livres publiés ces dernières années sur l'objet corps est très important. Pourtant, c'est une désagréable sensation de bavardage, inconsistant, qui s'en dégage, une sensation de superficialité, à l'image des récents ouvrages du sociologue David Le Breton : un jour c'est la fin ou l'adieu du corps, un autre jour c'est le tatouage qui marque le retour, ou c'est la passion du risque qui vient redonner du sens, répondre à une quête identitaire... mais quel sens (à frôler la mort) ? Pour quelle identité ? Identité à quoi ? Il y a eu, aussi, le *Dictionnaire du corps* en trois beaux volumes avec, là aussi, cette étrange sensation que l'on « passe à côté » de la question que pose le corps : qu'en est-il ? Quoi ? Qui ? On a bien vu que l'on pouvait traiter des différents rapports au corps, du corps aux différentes époques, etc., mais qu'en est-il, fondamentalement du corps, c'est comme si la question n'intéressait pas les scientifiques, précisément parce qu'ouvrant sur la destruction du concept de corps – pour aller voir ce qu'il y a derrière les techniques, les images, derrière ce que le corps donne à voir –, c'est-à-dire une remise en cause radicale de leur objet, de leur méthode, de leur cadre théorique et, pourquoi pas, d'eux-mêmes ?

la libération sexuelle et la libération du corps devaient signifier l'émancipation politique et la possibilité de la jouissance au sens large (la jouissance sexuelle n'étant qu'une expérience ponctuelle de la jouissance perdue), elles ont été galvaudées et réduites en fétiches qui viennent aujourd'hui boucher les horizons du corps (103), à l'image de la pornographie qui est une véritable industrie de remplissage de trous (104). En réalité, elle ne fait que participer, avec la mise en spectacle généralisée du corps dans la publicité (105) et dans le sport (106), à l'entreprise d'instrumentalisation et de réduction de ce que le corps représente d'explosif : la possibilité de comprendre ce qu'il en est de l'existence, la possibilité d'accéder à l'essentiel en accédant à tout ce que dissimule la mise en scène du corps, le « dé-corps » et, *in fine*, le cadavre qui vient sempiternellement questionner le mystère de l'existence. C'est la raison pour laquelle les occasions et les événements ne manquent pas où l'on tient absolument à faire disparaître toute trace de ce corps-là, y compris sur le corps vivant. Le corps du mannequin et le corps médicalisé, appareillés, qui sont synthétisés dans l'idéal-type que constitue le corps sportif, sont les représentants idéaux d'un corps parfait, les grands modèles d'identification corporelle, parce que répondant au fantasme du corps parfait – le fantasme d'une jouissance parfaite est souvent relié à l'image corporelle du mannequin –, c'est-à-dire purgé, purifié, épuré... débarrassé du « corps en trop », débarrassé du cadavre notamment. Le corps sportif évoque le désir, y compris sexuel, mais constitue également l'image sur laquelle ce désir vient s'échouer avant toute symbolisation, comme un mur venant stopper le désir, où plutôt est-ce précisément la centration sur la production de performance qui sert de dérivation au désir, comme la centration sur la production marchande sert de dérivation au désir que suscite le corps du mannequin d'ailleurs. Ce qui rend idéal le corps sportif – ou le corps du mannequin, c'est la même chose –, c'est qu'il s'apparente à un voile posé sur la réalité pulsionnelle et sur le corps-cadavre en devenir, et tous les *mécanismes de la beauté* – culte du muscle, de la puissance, chirurgie esthétique, photographie, médias de masse – qui participent de cet idéal visent à dissimuler cette réalité. Ce n'est pas d'une sublimation de la peur dont il s'agit, mais d'un détournement du désir – de « ça-voir » – venu se fixer sur un objet que rien ne devrait altérer, pur et dont la performance est le parfait représentant, plus pure encore que ne peut l'être la marchandise. La performance sportive est par excellence cet objet « balisé, repéré d'avance, cadré, situé socialement » (107), ce premier objet venu sur lequel la société a hâte de fixer le désir des enfants parce que « ce désir repéré d'avance est juste-

(103) Voir sur ce sujet Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.

(104) Voir sur ce sujet Nicolas Oblin, *Réification du corps et du « connaître » dans la société industrielle avancée*, *op. cit.*

(105) *Ibidem.*

(106) *Ibid.*

(107) Lucien Israël, *La Jouissance de l'hystérique. Séminaire 1974*, *op. cit.*, p. 128.

ment une protection contre le désir » (108). Nous savons bien que l'agressivité (virile) que l'on rencontre chez les sportives et chez les sportifs ne permet pas de dépasser la peur ou la frustration qui la génère, elle en est une modalité d'expression, pas une voie vers la parole, vers la symbolisation, vers la mise en mots. C'est la peur et l'incompréhension qui génèrent le comportement défensif-agressif. Son dépassement nécessite d'en comprendre les ressorts, les mécanismes fondamentaux, ce que le sport de compétition ne permet pas puisque l'agressivité, la pulsion de détruire sont justement nécessaires à la réalisation sportive (109), le « manque », la frustration – liés à une quête identitaire non assumée – en étant le moteur. De ce point de vue, l'esthétisme sportif est tellement « puissant », l'idéologie est tellement puissante que l'incompréhension qui entoure ce phénomène est aussi grande que sa popularité et les affaires politiques, financières, mafieuses, de violences qui sont l'équivalent au niveau social et politique des violences physiques et psychologiques – agressions, traumatismes, dopages, violences sexuelles – à l'œuvre dans le processus de production de performance, n'ont jamais suffi à lever le voile quant à la réalité de cette institution.

Je terminerai ce texte, comme je l'ai expliqué en introduction, en jetant un pont entre jouissance orgastique et Étude. Si l'on suit Georges Devereux, la jouissance orgastique est comparable à une « petite mort », avec voilement temporaire de la conscience. Pourquoi ne pas suivre, quoiqu'en la renversant, cette proposition : l'espace temps de la jouissance orgastique est « ouverture du cœur », pleine conscience de la réalité, dans ce sens où elle constitue un de ces points limites où s'éprouve l'épuisement de toute différenciation (homme-femme, moi-autres), dont bien entendu, celle de la vie et de la mort. Lorsque je jouis, qu'en est-il de mon rapport à l'existence, à moi-même, à l'autre ou aux autres, de mon rapport au temps et à la mort ? Je peux bien mourir sur place, peu m'importe, ne dit-on pas, vulgairement, que l'on « monte au septième ciel » ? La possibilité d'une authentique jouissance est suspendue à la possibilité de se défaire, temporairement, de toute conception, de toute coupure, de toute représentation, de toute image, de tout statut et tout rôle, à la possibilité, donc, d'être identique à soi-même. Le désir est ainsi déterminé par la quête d'une jouissance perdue, indescriptible, inconcevable, fondamentalement insaisissable, à laquelle la jouissance orgastique s'apparente, étant comme la réalisation ponctuelle de cette jouissance primordiale.

De même que le corps constitue la possibilité de la jouissance qu'il convient de contrôler, l'espace-temps de la compréhension, de la question que pose la jouissance orgastique surtout, que les pouvoirs doivent combler, l'Étude, qui est toujours une tentative d'élucidation de la question

(108) *Ibidem*.

(109) Voir *Illusio*, n° 2 (« Les Barbares. Compétition et obsolescence de l'homme »), Caen, Revue *Illusio*, été 2005.



© Michal Mackù, *Sans titre* (N° 6), 1989, t.d.r.

que pose le corps, doit être contrôlée et la liberté d'étudier, tout comme la liberté sexuelle, galvaudée, réduite à ce qu'elle n'est pas. Et de fait, aujourd'hui, alors que l'Étude devrait rationnellement poursuivre la voie ouverte par la jouissance orgastique, la quête d'une identité à soi-même dans une lutte effrénée contre toutes les fausses identifications, toutes les aliénations, toutes les illusions, tous les mensonges, tous les voiles qui nous font voir la réalité d'une manière morcelée, répressive, mutilante, elle est réprimée par tous les pouvoirs en place, pressés qu'ils sont d'aliéner la possibilité d'étudier au seul désir de réussite, à la possibilité d'avoir un salaire, d'accéder à un certain statut social, à une identité sociale et professionnelle, etc. C'est pourquoi nous formons dans nos écoles, nos grandes écoles, nos universités, des ignorants et des barbares (110) dont les désirs ne devront jamais être dévoilés, tous tenus au secret, et qui devront souffrir en silence leur ignorance (111), la frustration de ne pas savoir. Le salaire est à l'image de la marchandise, l'ultime fétiche qui vient couper toutes les aspirations,

(110) *Illusio*, n° 2, (« Les Barbares. Compétition et obsolescence de l'homme »), *op. cit.*, et Nicolas Oblin et Patrick Vassort, *La Crise de l'Université française. Traité critique contre une politique de l'anéantissement*, Paris, L'Harmattan, 2005.

(111) Il n'est pas utile de produire un effort très soutenu pour constater que si le monde a changé, les hommes, eux, ont très peu changé... et ce, malgré l'incroyable évolution technique et scientifique !

combler toutes les béances, annuler le sens de l'Étude comme la marchandisation du corps – du mannequin par exemple – vient clore l'ouverture du corps sur la totalité et l'infini. Quant à la professionnalisation de l'enseignement, réclamée à corps et à cris par un nombre toujours plus grand de personnes confrontées de près ou de loin à la menace du chômage, du non travail, aux souffrances générées par la superfluité rampante, elle ne peut que renforcer un vaste mouvement de désymbolisation et jouer contre le dévoilement de la pulsion et le risque du désir puisqu'elle encourage à savoir au plus vite fixer son désir sur les objet « pré » et « pro-posés ». Mais si la *réussite* est à ce prix...

Dans ce sens, il est urgent que ceux qui se battent pour le droit d'étudier prennent conscience de la manière dont l'organisation sociale pervertit leurs revendications, il est urgent de prendre conscience de la portée de revendications telles que le droit à l'éducation car, dès lors que l'éducation et l'étude visent le dépassement perpétuel des frontières conceptuelles, idéologiques, mentales, dès lors qu'elles visent à briser les idoles, à briser les cadres pour parvenir à cette « subtile compréhension », « subtile clarté » dont la jouissance orgastique est la référence « primordiale », ces revendications sont révolutionnaires car elles mettent en péril le fondement même d'un ordre social répressif, élaboré sur la base de l'ignorance et de la peur, sur la base de multiples coupures – par exemple disciplinaires, ou théoriques, ou paradigmatiques – portant les noms d'« intégration », d'« insertion », de « socialisation » et, pourquoi pas, d'« identification ».

Nicolas Oblin
Docteur en sociologie